MAURICE BLANCHOT

Chroniques littéraires du *Journal des débats* Avril 1941-août 1944

Textes choisis et établis par Christophe Bident NRF GALLIMARD I. 30 septembre 1941. *Inspirations méditerranéennes*, de Jean Grenier, p. 78 et suivantes.

 Le livre que Jean Grenier vient de publier, sous le titre d’*Inspirations méditerranéennes* (aux Éditions Gallimard), est un ouvrage qui ne doit rien aux événements et qui est comme libéré du temps. Bien qu’il soit composé de méditations sur les lieux prédestinés où s’est formée la civilisation occidentale et qu’il demande aux paysages traditionnels de notre culture les enseignements qui peuvent être valables pour tous, il ignore merveilleusement ce qui, dans les circonstances actuelles, pourrait conduire beaucoup d’esprits à exalter ces enseignements et à en tirer des leçons trop précises, déjà corrompues par le souci de les utiliser et rendues caduques, au moment même de leur application. C’est là une leçon essentielle. Il n’y a pas de raison d’enchaîner la sagesse, même si c’est pour mieux concevoir le prix qu’elle a. L’homme qui a eu jusqu’ici pour vocation de porter ses regards sur les purs éléments du jour, sur les objets les plus vastes de sa sphère d’existence, n’a pas maintenant à revenir sur la vie quotidienne. Qu’il se cantonne dans ce moi où il lutte contre les conditions et les hasards. Il est le spécialiste des méditations universelles qui cessent d’être utiles dans la mesure où ce caractère d’utilité apparaît. Comme l’écrit Jean Grenier : « Les temps sont troublés ? Tous les temps ont été troublés : la suite des révolutions et des guerres est infinie... Stendhal n’est plus rien pour nous par sa campagne de Russie : il est tout par sa Chartreuse. Chateaubriand a pour nous perdu son temps comme ambassadeur auprès du pape ; mais il nous reste ses rêveries sur la campagne romaine... son temps soi-disant perdu. » Un autre mérite de ce livre est d’être fidèle à un genre que beaucoup d’ouvrages ont représenté comme plus vague, plus affranchi des règles, plus improvisé qu’il ne devait l’être : le genre de l’essai. Il est d’usage d’admettre dans cette sorte d’écrits n’importe quel livre qui apporte sur quelque sujet un peu général une lumière critique, qui prouve une certaine activité d’esprit ou un travail désordonné d’érudition. Il y a des essais sur tout, sur Corneille, sur la morale, sur le style. Comme tout est convention, on ne peut rien dire contre cette généralisation d’un mot qui ne promet rien que sa modestie. Néanmoins il semble, ne serait-ce que par l’exemple qu’en a donné Montaigne, que l’essai soit avant tout l’effort d’un esprit qui va des confidences aux pensées, du concret à l’abstrait et qui se donne en exemple pour aller au-delà de lui-même. L’essai est une tentative qui vise moins le sujet auquel elle s’applique, Corneille ou le style, que l’auteur qui s’y cherche et désire s’y trouver sous la forme la plus générale. Il s’agit d’une expérience au cours de laquelle l’écrivain, parfois indirectement, non seulement s’engage, mais se met en contestation, se pose comme problème, conduit ses idées jusqu’au point où il est rejeté par elles, tire de ses épreuves personnelles un sens qui peut être recueilli par tous, en un mot, fait de soi-même le héros d’une aventure dont la signification le dépasse. Il y a à cet égard une parenté singulière entre l’essai et une certaine forme de roman. On se plaît, en lisant ces livres où l’auteur dit : Je, à y voir une fiction intellectuelle qu’on attribue moins à l’écrivain qu’à un véritable personnage qu’il crée presque de toutes pièces. Certains esprits finissent d’ailleurs par mettre au jour cet acteur qu’ils avaient d’abord logé dans l’obscurité du théâtre. Paul Valéry a aimé dire : Je, mais il a inventé aussi le personnage de Léonard de Vinci, puis celui de M. Teste dont il a raconté brièvement le destin dans un ouvrage qui est, d’une certaine manière, un modèle de roman. L’essai de Jean Grenier a cette originalité, qu’il est moins question d’un approfondissement de la sagesse méditerranéenne, d’une découverte ou d’une exaltation des civilisations antiques que du travail d’un esprit qui en goûte profondément la vertu sans réussir à y trouver son équilibre. C’est exactement le récit d’une aventure intellectuelle. Cet esprit dont il parle tient de lui-même le goût des abîmes, le désir vertigineux de l’absolu. « La mer au bord de laquelle j’ai passé mon enfance, écrit-il, n’est pas cette mer aux horizons si définis de la Méditerranée, mais l’océan toujours mobile et incertain. » Il lui semble que cette origine l’a marqué d’un certain goût pour l’informe et l’indéfini, d’un besoin de rêves instables, d’une passion pour l’indifférence. C’est un esprit rongé. Il ne peut plus créer, il ne peut que subir. II cherche en vain, dans la nuit complète où il se fait un chemin, à croire que tout est possible ; et l’absolu qui le tente ne le conduit qu’à un dénuement où il tombe avec délice. Qu’est-ce que la Méditerranée pour lui ? Au cours de toutes ces méditations que lui inspirent la Provence, la campagne romaine, les soirs de Biskra, les figures grecques, il forme des éléments de jugement qu’il rapporte inconsciemment à lui-même et qu’il oppose à la dissipation de ses propres idées. Il s’approche de ces tombeaux où se lisent encore les inscriptions qui donnent aux morts une forme saisissable, qui les relient à une humanité généreuse, qui portent témoignage, dans leur anéantissement, de leur survie. Et il se demande : qui les a poussés, au moment où ils quittaient toutes choses sans illusion, à exprimer leur détachement ? Qui a conduit ceux qui aimaient l’art et qui savaient pourtant que l’art est périssable, à laisser comme témoin une belle coupe, une belle statue, un beau nom ? Est-ce le désir puéril de se rendre immortel ? Ne savaient-ils pas que celui qui s’est rendu célèbre meurt deux fois puisque la gloire n’est qu’un prolongement de vie aussi éphémère que cette vie ? N’est-ce pas plutôt une grande compassion de l’homme pour l’homme, « un désir fraternel de créer, au milieu d’un monde brûlant et informe, quelque chose qui puisse, serré contre le coeur, lui donner l’appui d’une définition » ? Tel est le langage qu’il entend auprès de cette mer, de ce soleil, de ce ciel dont il perçoit l’éclat et dont la lumière permet au regard de considérer toutes choses sans s’y perdre. Partout où elle a accès, la sagesse méditerranéenne définit. Elle oblige l’esprit à confondre les possibilités avec les devoirs. Elle lui soumet la nature, comme un ensemble de grandeur et d’exactitude. Elle incorpore aux paysages et aux monuments un calcul de l’intelligence qui fait de chaque chose le lieu d’une révélation et d’une commémoration. La parole méditerranéenne essentielle, comme on l’a dit, est celle de Protagoras, affirmant que l’homme est la mesure des choses. Il n’y a dans cette exigence aucun souci médiocre d’anthropomorphisme. L’oeuvre capitale de l’homme méditerranéen est de chercher en lui le point où il peut se comparer au monde, où substituant à l’individu accidentel, instable, fragmentaire qu’il est, le moi universel qu’il porte en lui, il se confère une généralité qui l’élève à la puissance de l’univers et lui permet de juger la pluralité des singuliers et d’échapper au hasard. Ainsi se forme la notion de loi, mesure où la conscience, entièrement dépouillée de ses richesses personnelles, réduite à n’être rien qu’elle-même consumée et nue, se retrouve en retrouvant le monde qu’elle possède, ordonne, contemple. Connais-toi toi-même, connais-toi comme universel, comme point de référence de cet univers qui, sans toi, est abîme et chaos.

 Le dialogue que Jean Grenier poursuit avec lui-même ne se laisse deviner que par des inflexions dont il mesure les effets. Il prend forme dans les chapitres qui terminent l’ouvrage et où le drame intellectuel qu’il retrace apparaît plus nettement. Il semble que cet esprit dont il montre le va-et-vient hésite entre trois attitudes, trois tentations, qui sont représentées par le culte de l’absolu, le culte de l’action et la sagesse qui est à égale distance de l’une et de l’autre. Que lui a découvert la pensée méditerranéenne ? Que les êtres doivent désirer ce qu’ils possèdent et vouloir de toutes leurs forces, le destin qui est leur sort. Mais celui qui a le vertige de l’absolu essaye vainement de renoncer à ce désir trop pur qui le pousse, à travers un labyrinthe de glace, vers l’unité incorruptible. Il cherche à s’unir à un Dieu qu’il ne trouve pas et ne pouvant ni créer lui-même, ni se rattacher à un créateur, il ne lui reste plus qu’à tomber dans l’indifférence et à se perdre ou à se sauver par une action gratuite, aveugle, expression d’une volonté de vivre qui repousse toute justification. C’est l’éternel dialogue. Jean Grenier n’en renouvelle pas les termes et il n’en approfondit pas le sens. Dans un langage mol et pur il contemple avec mélancolie ces incertitudes où se débat son esprit et qu’il tente d’arrêter par la netteté de ses analyses et l’honnêteté de son langage. Y a-t-il une issue à cette aventure silencieuse ? L’art peut-être, qui accorde la volonté et la fatalité, l’action et l’absolu et qui transforme un destin amorphe en une destinée personnelle. « En regardant les visages muets d’une statue grecque, écrit-il, on les voit sourire depuis les Couri et les Corées de l’Archipel jusqu’aux figures alexandrines. » Que signifie ce sourire ? Un appel timide, une aurore incertaine, un espoir à peine avoué. Il invite l’homme à travailler au-dedans du monde, comme si le monde avait de l’importance, tout en lui faisant penser qu’il n’en a pas. Et il le prie d’aimer la gloire en l’avertissant qu’aimer la gloire, c’est vouloir rendre impérissable ce qu’on sait d’avance devoir être vaincu. Telle est la sagesse, bonheur qui ne se sépare pas de la vérité. Il court sur ce bref ouvrage une rumeur de rêverie, un murmure de mélancolie et de tendre désespoir, une sorte d’absence dans l’attention qui en fait, semble-t-il, tout le prix. Quelle que soit la valeur des méditations qu’il provoque, il subsiste surtout par un certain tour, par les images intérieures qu’on y découvre, par une douce pente qui est aussi une molle dérive à travers les vicissitudes et les angoisses. Sur la sagesse méditerranéenne nous avons d’autres ouvrages et en particulier *Antinea* qui nous suffit. Mais Jean Grenier, en suivant avec tant d’art et de pureté les malheurs d’un esprit que l’abîme a tenté et qui renaît lentement en contemplant les circonstances de la civilisation, apporte un témoignage dont le sens ne se borne pas aux idées qu’il agite. On y entend la voix que le langage ajoute à la pensée, lorsque celle-ci, connaissant son impuissance, demande aux mots une consolation voilée qui la rend amère et secrète.